

La racine *kfr*, importance et significations bibliques, post-bibliques et coraniques

Gallez Edouard-M., in *Le texte arabe non islamique, Studia Arabica* vol. XI, éditions de Paris, 2009, p.67-87 (colloque de Toulouse, le 22 octobre 2007)

www.editions-de-paris.com/article.php3?id_article=246 ou www.studia-arabica.net/spip.php?article310

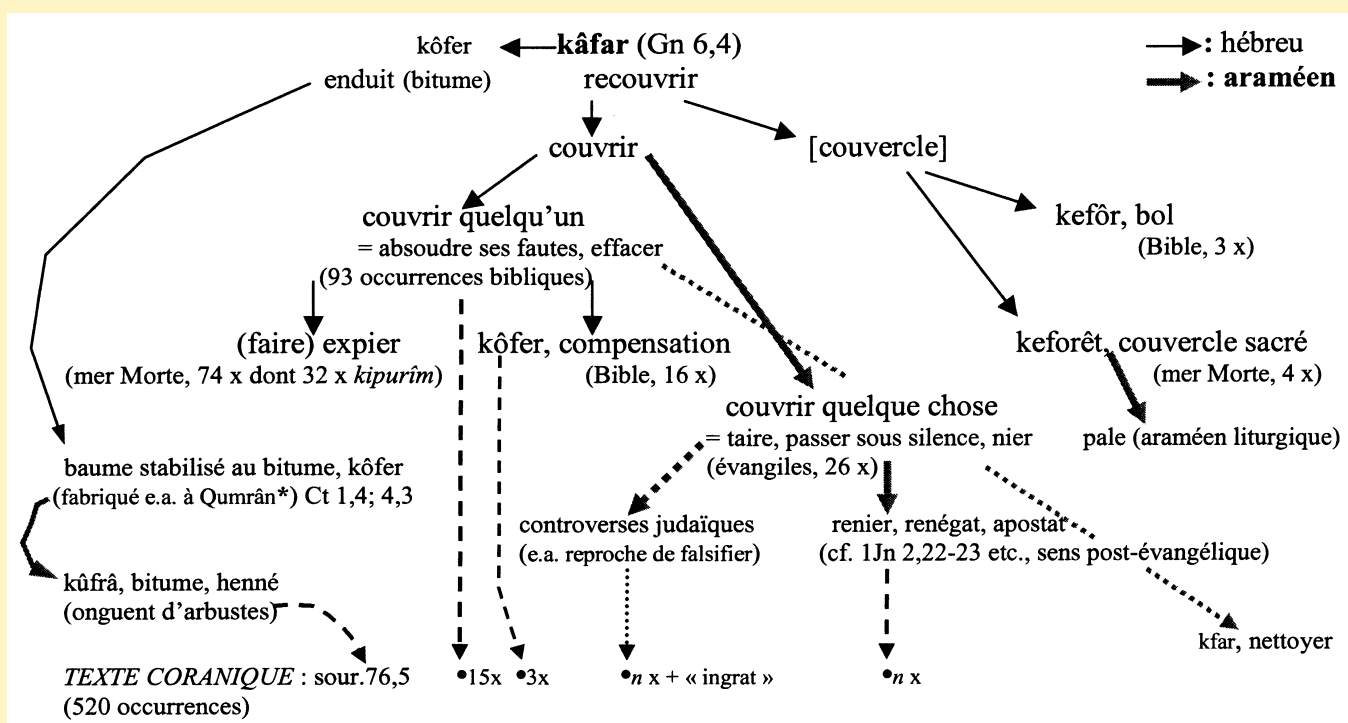
Que veut dire l'injure « *Kâfer* » si fréquente dans le Coran ? Pourquoi la racine de ce mot y apparaît-elle si souvent – **520** fois ! –, en particulier sous diverses formes verbales ? Comment se fait-il que les significations des termes de cette racine soient si divergentes, ou même paradoxales, au point de laisser perplexe ?

En réalité, **tous** les sens de la racine *kfr* s'expliquent parfaitement, à condition de se tourner vers les sources essentielles du texte coranique, c'est-à-dire la Bible et autres écrits judéo-chrétiens... en araméen.

Même l'occurrence la plus curieuse s'éclaire ainsi : celle de la sourate *La résurrection* (76,5) où on lit que le *kâfûr* est une délicieuse boisson céleste. Ce terme est traduit par camphre – le terme français en est manifestement dérivé. Mais le camphre a un goût tout à fait détestable. Où est l'erreur ? Il n'y en a pas : ce terme de racine *kfr* désignait quelque chose de merveilleusement parfumé et en rapport avec la racine qui nous occupe. Ce qu'on comprendra à la fin de cet exposé.

Il apparaît que la lecture du Coran ne peut se faire qu'à la lumière des traditions araméennes, ce que le philologue Christof Luxenberg a mis en lumière de son côté.

Le schéma résumant l'étude



Avant de regarder les significations parfois paradoxales de la racine *kfr* dans le Coran, il convient de jeter un coup d'œil sur la répartition de ses occurrences. Quarante sourates ne la présentent pas, quelle que soit sa forme[1]. Pour la plupart, il s'agit de sourates courtes, les trois premières étant la Fâtiḥah puis les sourates 12 *Yusuf* et 20 *T'a ha*. Le jeu statistique des répartitions ne suffit pas à expliquer cette absence, car avec une moyenne d'une occurrence par douze versets [2], on devrait obtenir un nombre moins important de sourates où cette racine *kfr* est absente. En fait, on devine aisément pourquoi en général elle apparaît ou non, en rapport avec sa signification la plus fréquente qui est très polémique : *être mécréant* (Hamidullah) ou *être impie* (Blachère). Là où le propos n'est pas directement polémique, elle n'a quasiment pas de chance d'apparaître, et inversement. La sourate 1 ne constitue pas un véritable contre-exemple. Certes, elle est polémique et ne présente nulle part la racine *kfr*, mais la controverse repose sur un seul verset, le dernier, qui mériterait d'être traité à part [3].

Ceci nous introduit dans le nœud du problème : une signification polémique n'est jamais première, elle survient dans ou au terme d'une histoire. Quelle est cette histoire ? La question se précise dès que l'on compare le sens apparent et majoritaire de *être mécréant* avec celui de la racine à la 2^e forme, en tout cas en quatorze de ses occurrences où elle signifie manifestement *absoudre*. Et c'est Dieu qui est dit *absoudre des fautes* (le complément est parfois précisé) – à ces occurrences, il faut en ajouter trois où la racine apparaît sous la forme du substantif *kaffarah* au sens tout aussi manifeste d'*expiation*, un sens qui est le pendant de celui d'*absoudre*. Comment une forme verbale peut-elle signifier que Dieu *absout* des fautes, alors qu'elle devrait dire, en vertu de la forme même et des seize autres occurrences selon le diacritisme établi, que Dieu *est très mécréant* ? Bien évidemment, il est impensable de qualifier Dieu de *mécréant* ou de celui qui *ferait mécroire*, une action que le texte coranique attribue aux démons. Le paradoxe est grand et s'accroît encore quand on constate qu'en trois groupes de deux versets, un jeu de mots délibéré apparaît entre la première et la deuxième forme en vue d'opposer les « bons » et les « mauvais », et il est toujours le même [pour mieux le mettre en lumière, nous rendrons le verbe là par un décalque]. Les trois sourates concernées sont s. *Muhammad*, *La duperie mutuelle*, et *L'interdiction* :

- 47,1a Ceux qui « *kafarent* » et empêchent du sentier de Dieu .
47,2d Il « *kaffare* » leurs mauvaises actions et réforme leur pensée [4].
64,9 À celui qui croit,... Il *kaffarera* ses méfaits
64,10 Alors que ceux qui *kafarent*... seront les compagnons du Feu [de l'Enfer].
66,7 Ô les *kafareurs* !... Vous ne serez payés que de ce que vous faisiez.
66,8 Ô les croyants !... Peut-être votre Seigneur *kaffarera*-t-Il vos mauvaises actions...

De quelle signification première de la racine *kfr* peuvent découler des sens apparemment aussi divergents ? Dans quelle histoire s'enracinent-ils ?

Pour s'en rendre compte, il faut d'abord ouvrir la Bible dans un récit extrêmement ancien puisqu'il existe également chez les Babyloniens (le récit de Gilgamesh) : l'histoire du déluge et de Noé. Noé est mentionné 39 fois dans le Coran, dont trois fois dans la sourate 71 qui porte son nom et fait allusion au déluge sans parler de l'Arche. Or, c'est à propos de l'Arche qu'apparaît le verbe hébreu *kâfar* : Noé *kafare* l'Arche avec du *kôfer*, c'est-à-dire le recouvre de bitume (Gn 6,4). Tel est le sens fondamental, que l'on peut rendre aussi par *enduire* : l'Arche n'est pas cachée ou dissimulée, mais *recouverte* par quelque chose qui ne permet plus de la voir telle qu'elle était auparavant.

C'est ce même verbe, mais à la forme intensive [ou 2^e forme arabe], qui donne le sens de *couvrir quelqu'un*, c'est-à-dire de *couvrir sa faute* : de cette façon, il est employé 93 fois dans la Bible hébraïque pour dire *absoudre les péchés* ou pour exprimer l'acte qui y conduit c'est-à-dire *faire le rite d'expiation*, les deux formes correspondantes de *kfr* se retrouvant parfois dans la même phrase, par exemple :

“Quand le prêtre a fait sur le coupable le rite d'expiation du péché qu'il a commis, il lui est absous” (Lévitique 4,35).

Dans les textes de la mer Morte, il est question 74 fois – donc assez souvent – du rite d'expiation ou de son intention expiatrice, en particulier en rapport avec le jour des expiations ou *Yom Kippour* (ou *kippurim*) ; dans ce rite interviennent deux boucs, l'un qui est sacrifié et l'autre qui est envoyé dans le désert :

“Le 10^e jour du mois [de Tishri], l'expiation se fera (*ykwfr*)... il sera pardonné à eux par ce moyen de deux boucs” (1Q22, III,11 ; IV,3 – DJD I p.90.110).

Ou encore dans le *Rouleau du Temple* (qui présente 19 mentions) :

“Il fera avec [par l'holocauste du premier bouc] l'expiation pour tout le peuple rassemblé... puis il ira auprès du bouc vivant et confessera sur sa tête toutes les fautes des fils d'Israël... puis il l'enverra au désert...” (11Q19 XXVI, 9-13).

Cet aspect d'expiation sacrificielle n'est pas visible dans le Coran, ou alors seulement par allusion à l'offrande d'une "vache parfaite et sans défaut" [5] dans la sourate du même nom (s.2,71). Mais plusieurs chercheurs [6] ont suggéré que l'absence surprenante de toute dimension sacrificielle et de toute mention de Jérusalem pouvait être délibérée. Elle est encore plus surprenante au regard de la mention de la Mosquée Al-Aqsa... qui n'existait pas encore à l'époque de la « dictée » supposée du Coran (on la construisit parce que le premier verset de la sourate *Le voyage nocturne* [s.17] la mentionne, à moins que, évidemment, ce fût l'inverse). Si l'on y ajoute la question de la première *qibla* qui indique Jérusalem, on ne peut plus éviter de se demander si les sacrifices au Temple ne sont pas à l'origine de la *Grande Fête* ou 'Aid al-kabir où un mouton est égorgé, et qui a lieu justement un 10 du mois aussi [7] ? Plusieurs passages de la littérature de la mer Morte ou d'écrits assimilés donnent en effet à penser que des pratiques de remplacement avaient lieu parmi certains groupes espérant la restauration du Temple. Au reste, la justification de ce rite islamique comme rappel du sacrifice d'Abraham transposé sur Ismaël ne convainc pas. L'absence de notion sacrificielle dans le texte coranique ne signifie donc pas son absence réelle dans l'histoire proto-islamique. Au reste, une autre notion essentielle – à laquelle nous devons faire allusion plus loin – est absente (à peine le Coran y fait-il allusion[8]) : c'est le retour matériel du Messie-Jésus (*al-Masîh 'Isa*) ; pourtant, les traditions islamiques populaires en ont conservé l'attente vivante.

En tout cas, si la notion d'expiation par rapport à Dieu est absente du texte coranique, celle, parallèle, de *compensation* par rapport à un humain qui a été lésé est bien présente, quoique seulement en trois occurrences de la même sourate *La table servie* (5,45.89.95) – il s'agit du substantif *kaffârah*. Bien entendu, un tel sens par rapport à un tiers humain apparaissait déjà dans la Bible sous le terme de *kôfer* (16 fois).

Nous sommes maintenant en mesure d'aborder la grosse majorité des occurrences de la racine, et leur signification qui, nous le savons est extrêmement polémique et négative, puisque ceux qui sont visés par elles sont voués à l'Enfer, et parfois même d'abord à être tués : il s'agit des *kâfirûn* (159 fois dont 5 au singulier), qui font des actes de *kufr* (33 fois), ou encore des expressions avec le verbe (299 fois), en particulier *al-ladhina kafaru* ; mais, dans un contexte d'insistance, la racine prend parfois la 2^e forme (20 fois), par exemple :

“Ceux qui *kafarent* et qui meurent en *kaffarant* (*kuffâr^{un}*), la malédiction de Dieu est sur eux”
(s.2,161 ; 3,91)

Parmi ces innombrables occurrences, il en est plusieurs où le contexte impose le sens d'*être ingrat* – les traducteurs ne s'y trompent pas quoique le rapport avec la traduction généralement adoptée d'*être mécréant* ou d'*être infidèle* fait difficulté. Comment comprendre le sens exact de l'accusation de *kafarer* ? Tournons-nous vers l'araméen des évangiles.

Vers le 1^{er} siècle avant notre ère, en araméen, un sens second de la racine *kfr* était apparu : *recouvrir* un fait (ou une parole), c'est le passer *sous* silence, c'est-à-dire *taire* mais aussi *dénier* ou même *être ingrat* (s'il s'agit d'un bienfait). C'est ce qu'expriment les quelques vingt-six occurrences de cette racine dans les évangiles en araméen ; en voici les principales :

Lc 6,35 : «... Car Il est bon, Lui, pour les *kafûrê'* (*ingrats*) et les méchants ».

Lc 8,45 : Jésus demanda : « Qui m'a touché ? ». Comme tous *kafaraient* (*niaient*), Pierre dit : ...

Lc 22,57 : [Pierre] *kafara* (*nia*) : « Femme, dit-il, je ne le connais pas ».

Mt 10,33 : « Quiconque m'aura *kafaré* (*tu*), moi aussi je le *kfr* (*tairai*) devant mon Père des Cieux ».

Mt 16,24 : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il *kafare* son âme » (*ici, aucune traduction ne peut être littérale : Qu'il fasse abnégation de lui-même*).

Mt 26,34.75 : « Cette nuit même, avant que le coq chante, tu m'auras *kafaré* (*dénié*) trois fois ».

On retrouve le sens modéré de *taire* ou *dénier* dans au moins deux versets du Coran :

21,94 “[Du croyant,] Nous ne *kaffarerons* (*passerons pas sous silence*) son zèle”

3,115 : “Quelque bien qu'ils fassent, cela ne leur sera pas *kaffaré* (*dénié*)”.

Cependant, le sens fort et très négatif ne tarde pas à apparaître dans la suite du Nouveau Testament [9], car, dans ces textes, *taire* revient à *renier* :

1Jn 2,22-23 : Qui est le menteur, sinon celui qui *kafare* que Jésus est le Christ ?
L'antichrist (!), celui qui *kafare* le Père et le Fils. Quiconque *kafare* le Fils n'a pas non plus le Père.
Jude 1,4 : Car se sont glissés parmi vous des individus... qui *kafarent* notre seul Maître et Seigneur Jésus Christ.

Le reproche de *renier* prend donc ici le sens le plus fort : celui d'être un *renégat*, un petit *anti-christ* – le véritable Anti-Messie, lui, devant apparaître seulement vers l'accomplissement des temps, juste avant le retour du Messie-Jésus. Néanmoins, même sous ce sens très fort, le geste matériel de *recouvrir* reste prédominant. Dans les **Homélie**s de Jacques de Saroug datant de peu après 500, il transparaît toujours ; voici les quatre occurrences :

“Le peuple reproche au soleil de n'être pas lumineux. Que béni soit Celui dont le lever dissipe les ténèbres du *reniement* (*d-kafûrûta*)” (*Hom 1*, 347-348).

[En rapport à l'opposition entre la lumière et les ténèbres évoqués au verset 79 qui précède] “Elle [Jérusalem] a *renié* (*kfr-t*) l'Époux” (*Hom 5*, 80).

[En rapport avec les ténèbres également évoqués au verset 301 qui précède :] “Tu persistes dans ton *refus* (*b-kafûrûta-k*)” (*Hom 3*, 302).

[En rapport avec la contradiction avec la Révélation] “Ô *kafur* !” (*Hom 3*, 318).

Sur ces quatre occurrences, le traducteur de la *P.O.* rend la racine *kfr* de trois manières différentes : *renier*, *rejeter* ou même *être impie* dans le cas de l'invective *kafur*. C'est dire la difficulté apparente. L'idée de *renier* est trop forte, car on ne peut *renier* que ce à quoi l'on a *adhéré* un jour, et tel n'est pas le cas des juifs rabbiniques par rapport à la foi chrétienne – et ce n'est pas le propos de Jacques de Saroug. C'est le contexte qui indique comment comprendre avec justesse : les occurrences de la racine font suite à l'image des ténèbres qui s'opposent à la lumière, c'est-à-dire qui tendent à la... **recouvrir**. Tel est le sens premier de la racine, qui reste toujours sous-jacent. Il suggère l'action de *cacher*, quoique sans dissimuler vraiment, ce qui constituerait un autre reproche. Cet autre reproche, Jacques de Saroug l'élève précisément, et le texte coranique également comme on le verra ensuite :

“Le scribe de ton peuple t'a **caché** la vérité, et tes docteurs n'ont pas ouvertement dit la vérité. Conscients ou non, ils ont **caché** la vérité” (*Hom 5*, 305-307).

“Que les scribes de ce peuple ne nous fassent pas d'obscurs commentaires” (*Hom 4*, 248).

“Ô Juif, pose ces questions à tes docteurs... la *yhûdhâyûtâ* est remplie de mensonges” (*Hom 5*, 339.341)[10].

Ce ne sont pas les juifs comme tels qui sont mis en cause là, mais leurs cadres désignés sous le terme générique de *yhûdhâyûtâ*. Quand il s'adresse aux juifs en général ou sans préciser, Jacques de Saroug n'a pas cette sévérité polémique. Une distinction semblable paraît jouer dans le Coran entre l'emploi très négatif du terme *Yahûd* et ceux plus neutres de *Hûd* ou de *filis d'Israël*, à ceci près qu'il ne s'agit plus de distinguer le peuple de ses cadres mais de dénoncer une des communautés formant l'ensemble ethnique des *Hûd* ou *filis d'Israël* (ou « Hébreux » devrait-on dire) : les *Yahûd*, terme signifiant primitivement *Judéens* mais désignant par la suite la seule communauté rabbinique. Sous le terme de *Yahûd*, le Coran ne fait plus aucune différence entre les gens simples et leurs cadres : tous sont voués à l'Enfer. Surtout à cette époque, tous les *Hébreux* n'étaient pas *rabbiniques* ; les « nazaréens » s'en distinguent, eux qui prétendaient être les seuls vrais juifs et les seuls vrais chrétiens, de même par exemple que les communautés qui fonderont plus tard le grand empire khazar.

Quant au reproche fait aux scribes et aux docteurs de cacher la vérité aux gens simples, il n'est pas fréquent, ou plutôt il ne l'est plus : il remonte aux polémiques entre judéo-chrétiens et rabbiniques au 2^e siècle, spécialement en Orient et probablement déjà dès la fin du 1^{er} siècle. On en trouve quelques échos en Occident par exemple chez Justin [11], Irénée [12], et Origène (qui lui est de la première moitié du 3^e siècle) [13]. Et on le trouve dans le Coran, par exemple dans la sourate *La famille de 'Imrân* :

“Parmi eux [les « gens de l'Écrit » du verset 75 – on reviendra sur cette expression], une fraction adjoint leur langage à l'Écrit pour que vous le comptiez [comme partie] de l'Écrit alors que ce n'est pas de l'Écrit. Ils disent : *Cela [vient] d'auprès de Dieu*, alors que cela ne [vient] pas d'auprès de Dieu ! Ils disent contre Dieu le mensonge, alors qu'ils *gardaient en eux-mêmes* (ou *savaient*, *'Im*)” (s.3,78).

“Vous le mettez [l'Écrit apporté par Moïse] en rouleaux de parchemin que vous montrez et [dont] vous dissimulez beaucoup” (s.6,91b).

Le reproche devient surtout celui de *cache* la vérité en la *taisant* puisqu'on la sait. Commentant ce dernier verset, Régis Blachère indiquait que le reproche de *dissimuler* (*ḥafiy*, [se] dérober à la vue de) doit s'adresser au judaïsme talmudique :

“L'expression : *On vous a enseigné... ni vos ancêtres* [s.6,91c] paraît faire allusion à l'enseignement talmudique”.

Qu'est-ce à dire ? Les Talmud-s, l'un dit de Jérusalem et l'autre de Babylone, sont tous deux constitués par une double couche de commentaires de la Bible, et dont la première – c'est-à-dire la *mišnah* – est présentée comme un enseignement oral qui aurait été donné par Dieu à Moïse et qui se serait transmis à travers le mouvement pharisien jusqu'à sa mise par écrit au cours du 2^e siècle. Ainsi, à l'égard de la Bible, la lecture talmudique fonctionne comme un *recouvrement*, car la Bible reste accessible mais est elle lue comme à travers un enduit qui la *recouvre*.

En fin de compte, si l'on peut jouer sur une compréhension aussi souple que celle des langues sémitiques, il faudrait rendre systématiquement la racine de *kfr* par *recouvrir*, plutôt que de la rendre par des approximations contradictoires. C'est l'option qui nous a parue la plus rationnelle pour les 520 occurrences du texte coranique. Les termes de l'analyse se concentrent sur cette simple question : qui recouvre quoi et par quoi ? Pour ce qui concerne Dieu, les formules coraniques sont déjà dans la Bible : Dieu *recouvre* (ou *couvre*) les fautes de sa miséricorde – nous avons déjà vu ce type d'occurrences. Pour ce qui est des hommes, il faut encore le préciser dans le détail, à la lumière de la manière de s'exprimer de Jacques de Saroug plus encore qu'à celle du Nouveau Testament qui ne souligne que l'aspect de *taire* la vérité. Il s'y ajoute la connotation de *cache*, voire de *falsifier* dont le texte coranique fait un reproche explicite (*tahrif*) ; et là où Justin, Irénée et Origène déjà cités en donnaient simplement l'un ou l'autre exemple, il en fait même un reproche général :

“...une fraction d'entre eux [c'est-à-dire des fils d'Israël] entendaient la parole de Dieu, puis la *falsifiaient*, après l'avoir comprise et *sue* ?” (s.2,75).

“Ne savent-ils pas que Dieu sait ce qu'ils cachent et ce qu'ils divulguent ? Parmi eux, des *clans* (*ummîyûn* – c'est-à-dire certains groupes juifs[14] et non pas des illettrés) ne savent en fait de l'Écrit que des illusions rêvées et des élucubrations qu'ils ont fabriquées. Malheur à ceux qui écrivent l'Écrit de leur main et disent ensuite : *Cela [vient] d'après de Dieu*” (s.2,77-79a).

“Parmi ceux qui sont des juifs pratiquants, [certains] falsifiaient la Parole quant à ses sens” (s.4,46).

“Dieu jugera entre eux au jour de la Résurrection sur ce que [dans le Livre] ils ont *remplacé*” (s.2,113).

“Ceux des fils d'Israël qui *recouvrent* ont été maudits par la langue de David et de Jésus fils de Marie... Dans le châtement, ils demeureront éternellement (s.5,78.80).

“Dieu dit : Ô Jésus,... je vais te débarrasser de ceux qui *recouvrent*, et mettre ceux qui te suivent au-dessus de ceux qui *recouvrent*, jusqu'au jour de la Résurrection” (s.3,55).

“Ô gens de l'Écrit, pourquoi *recouvrez*-vous les signes de Dieu alors que vous-mêmes [en] êtes témoins ? Ô gens de l'Écrit, pourquoi enrobez-vous de faux le vrai et cachez-vous le vrai, alors que vous savez ?” (s.3,70-71).

Il faut ouvrir ici une parenthèse à propos de l'expression *ahl al-Kitâb*, *tente de l'Écrit*, souvent rendue par *Gens du Livre*. Selon la dogmatique islamique, cette expression coranique viserait à la fois les chrétiens et les juifs, de même que le terme *kâfer* serait encore plus une insulte vis-à-vis des chrétiens que des juifs. Mais dans le texte coranique, il n'en est pas ainsi.

Du reste, aux *kâfirûn*, ses versets de polémique dialectique opposent les *mušrikûn*, c'est-à-dire les *associe*urs, et cette racine *šrk* – qui possède également une longue histoire – était une manière péjorative de désigner les chrétiens et eux seuls [15]. Les mises en opposition systématiques et symétriques entre *ceux qui recouvrent* et *ceux qui associent* s'étendent généralement sur plusieurs versets, mais dans la sourate *La table servie*, il s'en trouve une qui tient en un seul, disant aux Arabes de s'éloigner et des juifs et des chrétiens, et de suivre les vrais croyants, à savoir ceux qui, depuis le 1^{er} siècle, se sont appelés les *Nazaréens* :

“**Tu trouveras** que les gens les plus hostiles à *ceux qui croient* [c'est-à-dire aux vrais croyants] sont les *yahûd* **et** *ceux qui associent* (*al-ladîna ašrakû*) ;

et **tu trouveras** que les amis les plus proches des croyants [qui se sont réfugiés à Médine] sont ceux qui disent : *Nous sommes nazaréens* [comme traduit Hamidullah]” (s.5,82).

Il est donc impensable que l'expression *ahl al-kitâb* réunisse les juifs et les chrétiens [16], mais, en désignant les Hébreux dans leur ensemble, elle comprend effectivement des groupes différents et même antagonistes. Ceci est éclairé par le verset s.3,113 à propos duquel Régis Blachère pense à une secte judéo-chrétienne sans trop pouvoir préciser :

“Ils ne sont pas tous semblables parmi les gens de l'Écrit : une *communauté debout* (ou *droite*, *ummatun qâ'imatun*) récite les versets de Dieu durant la nuit et ils se prosternent” (s.3,113).

Le texte continue : “Ceux-là sont parmi les gens de bien. Et quelque bien qu'ils fassent, il ne leur sera pas *recouvert*” (s.3,114b-115) : on retrouve le verbe *kafara* non sans pointe polémique par rapport aux autres qui, eux, *recouvrent* et iront en Enfer (v.116). Ainsi, “les gens de l'Écrit” sont ceux à qui Dieu “a donné l'Écrit”, c'est-à-dire les Hébreux dans leur ensemble, lit-on encore en s. 29,46-47 mais avec cette précision :

“Parmi ceux-ci, il en est qui y croient. Seuls les *recouvreurs* rejettent Nos versets” (s. 29,47).

C'est très clair. De leur côté, les chrétiens ne sont pas considérés comme des détenteurs légitimes de l'Écrit, mais plutôt comme des voleurs d'héritage qui *ne savent pas*, au point d'associer un enfant à Dieu :

“Gloire au Seigneur des Cieux et de la terre, Seigneur du Trône, [Qui est] au-dessus de ce qu'ils racontent. Laisse-les donc ergoter et jouer jusqu'à ce qu'ils rencontrent le Jour dont ils sont menacés” (s.43,82-83).

Ce n'est pas eux que les versets 10,95 et 17,103 recommandent d'interroger : “Interroge ceux qui ont *récité* (*qara'a*) l'Écrit avant toi” ! Mais néanmoins pas n'importe qui :

“Ô fils d'Israël [v.40]... ne soyez pas les premiers à en être *recouvreur* ... Ne travestissez pas le vrai au moyen du faux. Ne tenez point secret le vrai alors que vous savez !” (s.2,41-42).

D'une certaine manière, le texte coranique se fait l'écho des polémiques qui ont eu lieu surtout au cours du 2^e siècle entre communautés juives qui ne reconnaissaient pas Jésus comme Messie – les *Yahûd* – et celles qui le reconnaissaient, en particulier les *Nazaréens*. Cette polémique est parfois subtile comme en témoigne par exemple les versets 256b-257 de la sourate *La vache* qui font intervenir les *tâghût* ou *anges rebelles* :

“Le bon chemin se distingue en effet de l'errance. Quiconque *recouvrait* les *tâghût* (cet emploi du verbe *kafara* est très ironique, cf. s.4,51.60) et croyait en Dieu, s'est agrippé dans le passé à l'anse la plus solide et sans fêlure. Dieu est celui qui entend et qui sait. Dieu est le patron de ceux qui croient : Il les fait sortir des ténèbres à la lumière. Mais *ceux qui recouvrent* ont pour patrons les *tâghût* : ils les font sortir de la lumière aux ténèbres”.

Les *recouvreurs* étaient donc dans la lumière, du moins jusqu'à ce qu'ils *recouvrent* ce à quoi ils devaient croire dans l'Écriture à propos du Messie Jésus.

Beaucoup d'autres versets mentionnant la racine *kfr* mériteraient d'être cités encore, mais il faut s'en tenir aux limites d'une contribution. Le schéma ci-dessous présente l'histoire de cette racine jusqu'en ses cinq cent vingt occurrences coraniques. Toutes, quelques soient leurs nuances ou leurs emplois même ironiques parfois, trouvent leur sens et leur cohérence dans le cadre de cette histoire enracinée dans le monde biblique et syro-araméen.

Pour terminer, il faut revenir comme promis à l'occurrence *kâfûr* très anecdotique dont il a été question au début : quel rapport a-t-elle donc avec une délicieuse boisson céleste ? Pour le voir, il faut se souvenir que Noé enduisit son Arche de bitume, et que, dans l'Antiquité, la source la plus connue de bitume se situait juste à l'est de la mer Morte. Or la région qui était à l'ouest de la mer Morte était quasiment la seule où poussait les baumiers dont la sève donnant un parfum exquis. Or le bitume était employé pour stabiliser ce parfum, avant qu'il soit mis dans des fioles de verres très coûteuses. Les archéologues connaissent bien le lieu principal où eut lieu cette activité très convoitée : Qumrân. C'est ainsi que le mot de *bitume* a bientôt désigné le merveilleux parfum lui-même, lequel servait notamment pour la liturgie du Temple et pour les embaumements ; il est aujourd'hui perdu. On l'évoque déjà au livre du *Cantique des cantiques*, et le langage araméen postérieur en garde la trace : en effet, quand les baumiers eurent disparu suite – semble-t-il – aux deux guerres juives, le mot de *kûfrâ* ou de *kûpru'* a été conservé pour désigner désormais le *henné* (c'est-à-dire une décoction d'arbustes qui donne une teinture rouge pour cheveux). En même temps, les milieux juifs n'ont pas perdu le souvenir de ce qui fut le plus sublime parfum qui ait jamais existé sur terre. Un parfum pour ainsi dire céleste. Le texte coranique en témoigne.

Bibliographie particulière non islamologique :

Costaz Louis, *Dictionnaire syriaque-français / Syriac-english*, Beyrouth, réédition 2004

Sader Jean, *Le lieu de culte et la Messe syro-occidentale selon le "de oblation" de Jean de Dara*, in *Oriens Christiana Analecta* 223, Rome, 1983

Köbert R., *Vocabularium syriacum*, Roma, Pont. Inst. Biblicum, 1956

Concordance syriaque du Nouveau Testament

Discoveries of the Judean Desert (JDJ)

[1] En voici l'énoncé : sourates 1, 12, 20, 26, 44, 53, 55, 56, 62, 65, 69, 75, 77, 79, 81, 82, 86, 87, 88, 89, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 110, 111, 112, 113, 114.

[2] 520 multiplié par 12 équivaut quasiment au nombre total de versets du Coran.

[3] Ce dernier verset de la Fâtiḥah, qui exprime une condamnation symétrique des juifs et des chrétiens, présente une curieuse facture. Il est beaucoup plus long que les autres et commence par une curieuse apposition ; il vient s'ajouter à un ensemble cohérent déjà parfaitement équilibré et structuré par lui-même. Antoine Moussali (1920-2003) le tenait pour un complément ajouté tardivement à une vieille prière (pas nécessairement en arabe).

[4] Dans leur totalité, les deux premiers versets de la sourate Muhammad (s.47) se présentent ainsi :

v.1a Ceux qui « *kafarent* » et empêchent du sentier de Dieu, .

v.1b Il [Dieu] égare leurs actions. .

v.2a Ceux qui croient et font de bonnes œuvres .

v.2b et croient en ce qui est descendu sur Muhammad

v.2c et cela est la vérité de la part de leur Seigneur,

v.2d Il « *kaffare* » leurs mauvaises actions et réforme leur pensée.

La structure formée par 1b.2a.d se continue en 3a (Certes, ceux qui « *kafarent* » suivent le faux, tandis que ceux qui croient suivent la vérité de la part de leur Seigneur) ; elle est percutante :

Ceux qui ***kafarent*** / Dieu les égare

Ceux qui croient / Dieu les *kaffare*

Ceux qui ***kafarent*** / sont dans le faux

Ceux qui croient / sont dans le vrai.

On retrouve d'ailleurs le jeu de mots à la base de la structure dans la sourate *La duperie mutuelle* :

“À celui qui croit..., Dieu *kaffarera* ses méfaits... tandis que ceux qui *kafarent* seront les compagnons du Feu [de l'Enfer]” (s.64,9-10).

Ceci affecte les sous-versets 2b et 2c (cf. www.lemessieetonprophete.com/annexes/six.htm).

[5] Conformément aux prescriptions de Lv 22,19-22.

[6] Par exemple Patricia Crone.

[7] Le 10 du dernier mois quant au calendrier musulman, le 10 du premier mois quant au calendrier juif.

[8] “Paix sur moi le jour où je naquis, et le jour où je mourrai, et le jour où je serai causé vivant (*ab'ath hayyan*). Voilà 'Issa fils de Marie. Propos de vérité dont ils doutent encore” (19,33-34).

L'expression *être causé vivant* souligne davantage la surprise que le verbe *qâma*, *se lever* (*d'entre les morts*) qui est normalement employé pour évoquer la *résurrection* ; quant au mode, elle reste vague. Cette imprécision peut-elle être involontaire ? Car si 'Issa-Jésus ne doit pas *se lever*, le texte suggère qu'il apparaîtra vivant en venant d'ailleurs que *d'entre les morts* – en revenant du Ciel en un retour matériel ?

[9] La racine *kfr* apparaît 21 autres fois dans le Nouveau Testament, soit 47 fois en tout (Évangiles compris).

[10] Jacques de Saroug, *Homélie contre les juifs*, P.O. 174 /6. En particulier, voir introduction, p.13.

[11] Justin, *Dialogue avec Tryphon*, trad. A. Hamman, coll° S.C. n° 134, p.340 (à propos de la déformation du verset de Jérémie 11,19).

[12] Irénée, *Contre les hérésies*, III, 21, trad. Adelin Rousseau, coll° S.C. n° 211, p.399 (à propos de la traduction de Théodotion de Isaïe 7,14 qui rend l'hébreu *'almah* par *neanis* au lieu de *parthenos*).

[13] Origène respectivement in *Contre Celse*, 1,49 ; 6,27 – PG 11, 754 ; 1334 et in *Lettre à Jules l'Africain* – PG 11, 45,86 (à propos de la censure exercée à l'encontre de Daniel 13).

[14] Les termes *ummîyûn* et *umma^h* ont une origine et un sens bibliques ; la traduction du mot *umma^h* par *communauté* provient de l'appropriation du terme par la théologie islamique, et ne rend pas suffisamment l'aspect tribal fondamental (où prédomine la notion de *umm* – la mère). Au pluriel, en Gn 25,16 le mot désigne les douze *tribus* des Hébreux (*ummot-m*), et en Nb 25,15 il signifie simplement un *clan*. Cette signification fondamentale de « groupe juif » apparaît manifestement dans le texte coranique, par exemple :

“Parmi le peuple de Moïse, une *umma^h* avance sur la voie en vérité et ainsi en justice. Et Nous les partageâmes en douze *tribus-ummat*, et Nous avons révélé à Moïse etc.” (s.7,159-160).

On retrouve cette même idée et le terme de *umma^h* dans le verset s. 3,110 :

“Vous êtes la meilleure *umma^h* qui ait été suscitée [par Dieu] pour les hommes”,

verset qui, suite à l'autodésignation de la communauté islamique comme unique *umma^h*, est devenu la devise de la Ligue arabe basée au Caire. Le verset s.2,78 constitue un autre exemple. Le terme de *ummîyûn*, *tribus*, est la forme araméenne emphatique plurielle de *umma^h* employée dans le livre de Daniel (Daniel 3,4.7.31 ; 5,19 ; 6,26 ; 7,14).

[15] La racine *šrk* (*associer*) se rapporte aux chrétiens, accusés d'être des *associateurs*. On pourrait objecter les versets s.6,136-137 où un tel reproche vise les Hébreux, mais le sens habituel n'est pas infirmé pour autant – il est plutôt confirmé. Ce ne sont justement pas les *Yahûd* contemporains qui sont visés là, mais les Hébreux du temps des Juges et des Rois qui s'étaient conduits comme des idolâtres (ce thème est biblique et midrašique).

[16] Par rapport à la judéité de la « Tente de l'Écrit », le verset 171 de la sourate *Les femmes* serait-il un contre-exemple ? On remarque d'abord qu'il est curieusement long. Sa seconde partie apparaît lourde et grossière alors que beaucoup d'autres versets polémiqument de manière nettement plus subtile en vue de convaincre les Arabes chrétiens. Et d'abord, ce verset ne s'adresse pas à ces derniers :

“Ô gens de l'Écrit ! Ne vous trompez pas dans votre jugement (*syriacisme mis en lumière par Christoph Luxenberg in Neudeutung der arabischen Inschrift im Felsendom zu Jerusalem, in Die dunklen Anfänge, neue Forschungen zur Entstehung und frühen Geschichte des Islam, Berlin: Verlag Hans Schiler, 2005, p.136 – “n'exagérez pas dans votre religion” n'a pas de sens*). Ne dites sur Dieu que la vérité. Le Messie 'Issa fils de Marie est assurément le messager de Dieu, Sa parole (*kalima*) qu'il envoya sur Marie et un souffle [de vie venu] de Lui. Croyez en Dieu et aux messagers” (s. 4,171a).

Ce verset s'adresse aux *Yahûd recouvreurs* en leur enjoignant de croire au Messie Jésus ; le contexte confirme qu'il s'agit bien d'eux. C'est la suite du verset qui reflète tout à coup une polémique anti-chrétienne :

“Et ne dites pas : *Trois*. Cessez ! Ce sera meilleur pour vous. Dieu est unique. Gloire à Lui ! Comment aurait-Il un fils ? À Lui ce qui est dans les cieux et sur la terre. Dieu suffit comme Protecteur” (s. 4,171b).

De la sorte, les chrétiens deviennent également des « gens de l'Écrit » qui manipulent leurs textes. Il est permis de suspecter ici l'une de ces interpolations du texte, dont Régis Blachère avait mis en évidence un certain nombre.

Dans la sourate *La table servie*, il faut relever également deux groupes de deux versets qui paraissent dire également que les chrétiens (désignés là sous le terme de *nasârâ*) sont parmi les « gens de l'Écrit » – du moins tels qu'ils se présentent aujourd'hui : 14-15 et 18-19. Dans les deux cas, le second verset commence par : « ô gens de l'Écrit », tandis que le premier commence par une petite phrase présentant le terme de *nazaréens* en opposition avec celui de *Yahûd* (de sorte qu'il ne peut signifier là censément que « chrétiens ») : “De ceux qui disent *Oui, nazaréens*, Nous avons pris leur allégeance ont oublié une partie de ce qui les rappelait” (verset 14) ; “Juifs et nazaréens disent *Nous sommes les enfants de Dieu et ses aimés*” (verset 18). Dans ce dernier verset, on retrouve le même ajout que celui qui perturbe et tronque le verset 51 : “Ne prenez pas pour amis les *Yahûd wa n-nasârâ*”, ceci ayant été démontré dès 1996. Quant au verset 14, il constitue avec les versets 12 à 16 un long reproche d'infidélité fait aux *Yahûd* : la mention des *nasârâ* y est allogène.

Le texte primitif des deux versets devait donc être simplement :

“Parmi ceux dont Nous avons pris leur allégeance, [certains] ont oublié une partie de ce qui les rappelait” (s. 5,14). “Les Juifs disent : *Nous sommes les enfants de Dieu et ses aimés*” (s. 5,18).

La classification des chrétiens comme « gens de l'Écrit » apparaît attestée pour la première fois dans l'apologétique islamique sur les inscriptions du Dôme du Roc, pas avant. Il faudra sans doute des années de recherche pour saisir tous les détails de l'histoire textuelle du Coran. Les indications de cette note avaient été mises déjà en lumière respectivement dans *Vivre avec l'Islam ?*, Paris, Saint-Paul, 1996, p.236-238, et dans les notes 999 et 1013 du tome II de *Le messie et son prophète*, éditions de Paris, 2005.